

Carsten Höllner, The Double Club, Londres.

Tout d'abord, il y a l'expectative d'une nuit où la vue se trouble, où l'espace se fragmente, où les sens sont décuplés. Un kaléidoscope en forme de night club. Une zone franche fantasmée, qui ferait office de passerelle entre Kinshasa et Londres. Pensé par l'artiste Carsten Höllner, cet établissement nocturne, bar, restaurant, club, fut inauguré à Londres le 21 novembre dernier.

4905 signes
par

Julie Boukobza,
Photographie
Brian Phillips.

Le Double Club est doté de deux identités, africaine et occidentale, une diagonale invisible séparant les cultures. « *Gallery openings are the nightclubs of the 21st century* » (Malcolm McLaren). A en croire sa dernière exposition au

Guggenheim de NYC, l'artiste belge a souhaité prendre possession de nos nuits. Aménagée par ses soins dans l'enceinte du musée, la *Revolving Hotel Room* accueille quelques couples d'exaltés qui, moyennant finances, s'offrent le privilège de dormir dans la célèbre hélicoïde de Frank Lloyd Wright.

La proposition londonienne est toute autre, elle réclame l'éveil et la verticalité. Avec cette installation éphémère Carsten Höllner a

choisi de reprendre un système mis en place au MAC Marseille en 2005. Une boîte de nuit en forme de test de Rorschach, faisant appel à la symétrie et qui donne lieu à une interprétation. Tout comme ce test scientifique fréquemment contesté, le Double Club peine parfois à convaincre. Le schisme entre Occident et Afrique n'opère pas toujours. En ce soir d'inauguration, on embrasse la partie africaine du club mais non la rupture que celle-ci crée avec la zone occidentale. Mis à part le *dance floor* très réussi, avec sa révolution en une heure, système utilisé pour la *Revolving Hotel Room* citée plus haut, qui oscille entre sons électro habituels et rumba congolaise bien plus entraînante, l'expérience s'arrête parfois net. En particulier pour le spectateur/client non averti, tant la séparation paraît en effet invisible, et ses indices confus. Une nuit qui hélas ne connaît pas le miroitement des eaux limpides. D'autre part l'ambiance générale demeure calme, la communauté africaine à Londres étant plutôt réduite, et le concept complexe de cette proposition n'aura pas eu le temps de pénétrer les esprits en quelques mois.

Cette boîte de nuit rappelle la fausse définition de la schizophrénie, le cliché voulant qu'elle se présente sous forme d'un dédoublement de la personnalité. Pourtant on devrait se



réjouir que le voile scientifique propre à l'œuvre de Carsten Höller se soulève, songer ainsi qu'il laissera place à mille autres champs d'analyse. Dans cet espace « *mi art mi autre chose* » comme se plaît à le décrire l'artiste, figurent des motifs récurrents de son œuvre tel le gigantesque mur en azulejos représentant les « *flying cities* » de 1928 de l'architecte Georgi Krutikow. Et des stigmates de l'humour à froid de Höller comme ce bar central mi cuivre poli mi baraque en bois congolaise, intitulé *Two horses riding club*, hommage au thème central du lieu. La salle de restaurant est divisée entre chaises en plastique blanc et mobilier contemporain de Kram / Weisshaar, entre mets congolais et plats occidentaux traditionnels, le récit se poursuivant sur un sol en damier. Elle accueille également sur ces murs des Warhol, Nevelson et Alighiero e Boetti très discrets. Parallèlement, on pouvait voir à la Tate Modern le même jour, la série de toiles que Mark Rothko refusa d'exhiber dans le restaurant de la tour Seagram de NYC.

Ce club financé en majorité par la Fondation Prada, qui exposa Carsten Höller en 2000, peut néanmoins se targuer de conférer à l'ensemble un aspect modeste. Préférant les chaises en plastique de couleurs, et les palmiers illuminés à un décorum mobutuésque, avec sa carte des bières plus longue que la liste des champagnes,

le Double Club a pour délicatesse d'être à cent lieux de l'univers lustré de son généreux mécène. Et en sus de donner de l'Afrique une vision plus contemporaine, sans façons coloniales, Höller dépeint une Afrique électrique où Kinshasa trouverait aisément sa place dans un guide Vuitton, entre NYC et Berlin. Car on ne peut nier la ferveur que voue l'artiste à ce coin là du monde. Il a d'ailleurs consacré un documentaire à la musique congolaise et passe une partie de l'année sur ce continent. Ce club contribue ainsi à ôter quelques préjugés sous lesquels ploie la culture africaine. Etrange coïncidence, l'inauguration des lieux a correspondu avec de violentes émeutes au Congo, pays déchiré par la guerre civile. La Fondation Prada a réagi promptement par une pirouette, troquant à la dernière minute le nom de Prada Congo Club contre Double Club et reversant les bénéfices pour la cause de City of Joy, Unicef.

Néanmoins il apparaît que ce Double Club se cherche autant qu'une scène réussie de clubbing dans un film. Cette démonstration semble parfois rester à la surface de la représentation. Quand le rêve d'une nuit congolaise tourne à la nuit américaine.